

L'autel est dans l'autre rive

My. Youssef MAFTAH EL KHEIR (C.P. de Marrakech)

Je te dois un aveu. Je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C'est précisément, à mon avis, le prochain qu'on ne peut aimer ; les êtres éloignés, le lointain, soit ! Mais le prochain !

Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*

Sa mère lui avait toujours dit et redit qu'il ne fallait jamais traverser le fleuve. Ils sont des Slaouis, eux. Des vrais. Rabat, c'est l'ennemi. Rabat ce n'est pas pour les gens bien comme eux.

Aujourd'hui, il a 40 ans. Sa mère, vient de mourir. Et il ne se sent pas libre. Il regarde Rabat, de l'autre côté, qui semble étonnamment accessible, pénétrable avec la marée basse du bon matin et les innombrables barques échues sur la rive l'invitant au voyage qu'il ne pouvait plus décliner. Mehdi sait parfaitement qu'il rompt ainsi une promesse, mais le temps est au parjure. L'âme de sa mère, naguère le chantre de l'autarcie, a pris désormais son envol, brisant les barrières et dépassant les confins. Maintenant c'est à son tour de franchir l'obstacle. C'est maintenant une question de vie ou de mort.

Il tourne sa tête vers son compagnon, qui se dresse près de lui un bâton à la main, tel un Moïse se préparant à fendre les flots en deux, et reçoit de lui l'ordre à ne pas désobéir. Ils se jettent dans une embarcation et cinq minutes après le batelier accosta la rive, s'incrutant presque au mur de soutènement sous un amandier rabougri pour s'abriter de la bourrasque matinale.

Mehdi descend le premier suivi du fqih drapé dans sa rude djellaba de laine, et sans se retourner ils commencent leur ascension. Une route méandreuse et boueuse les recueillit. Le Mellah pointait en haut avec ces terrasses ouvertes sur la mer. Mehdi, qui avait déjà fait ce périple vingt ans auparavant, constate déconcerté que rien n'avait

changé. Le même paysage s'offre à ses yeux pour la deuxième fois, il faut juste ajouter les paraboles qui pendaient au loin.

Il allonge le pas pour abrégé le temps, pour en finir. Il était soldat. Sa mère l'a fait engager, car elle voulait un guerrier à ses côtés. Marcher donc en cadence et en ligne droite était sa vocation. Derrière lui le fqih Ali trotte comme un moine tibétain cachant le front les yeux de son grand capuchon. Chacun des deux adoptait son rythme qu'il avait forgé à force d'agir et de répéter, de se plier aux normes des stéréotypes exigés du combattant et de l'imam sorcier. Ils avaient matérialisé leurs modes de vie respectifs en leur donnant des bras, des jambes et même des têtes qui pensent. Leurs existences étaient devenues des corps qui avaient surplombé les leurs.

Pendant la montée ils croisent les têtes scrutatrices de quelques pêcheurs qui prennent le chemin inverse qui dévalait jusqu'à la rivière. Mehdi est impassible à cette curiosité légitime. Cela fait un bout de temps qu'il négligeait la présence des autres, qu'il s'était enfermé dans son cocon en fils de désespoir et d'anéantissement. Son malheur lui avait fait oublier que les gens pourraient influencer son existence, ils étaient mués à ses yeux en accessoires posés çà et là sur les différents plans du cadre de sa vision.

Après le décès de sa mère, Mehdi a appris qu'il allait bientôt la rejoindre. Le cancer avait entamé ses poumons. Les médecins étaient unanimes : il lui restait quelques semaines à vivre, au plus un mois, et toute intervention était inutile.

Comme tout sinistré qui cherche son salut dans l'hypothétique, il s'était orienté vers les devins, les charlatans et les fqih. Leurs breuvages se sont avérés stériles et leurs talismans ridicules pour éradiquer un mal qui rongait son corps de l'intérieur.

Trait fatal du caractère humain, au bord du précipice, on finit irrévocablement par trouver une raison d'espérer, on serait honteux à l'idée de se laisser engloutir par l'inéluctable et le destin ; on préfère résister et se tenir à une lueur blafarde et fugitive et s'écrouler dans sa poursuite plutôt que de s'enfoncer dans les gouffres ténébreux. Cette lueur aussi blême soit elle, était le fqih Ali. Un homme d'une aura extraordinaire qui savait convaincre les esprits les plus tordus. Il était originaire de la région de Haha et prétendait être le descendant d'une prestigieuse lignée *d'amis de Dieu* venus de la

péninsule d'Arabie qui avaient transmis leur baraka de père en fils et contrôlaient par leurs dons divins les éléments et le destin.

Ali ne proscrivait ni boisson ni aliment. Il ne gribouillait aucun talisman ou formule magique. Il associait le mal à une épreuve qu'il fallait vaincre par des travaux initiatiques et purificateurs à accomplir par le stoïcisme et la vertu. « Cette maladie c'est ta peur qui a durci et qui a pris forme, avait-il dit à Mehdi lors de leur première rencontre. Tu as combattu au front. Tu as dû affronter ennemis et imprévus. Tes angoisses n'avaient point fait surface, tu les as enterrées dans tes entrailles, tu les as enfouies et ta mère avec sa protection s'est occupée du reste. Mais elles étaient trop grandes pour les faire taire et dès tes premiers jours de solitude et d'oisiveté, tes peurs s'étaient déchainées comme du feu dans un brasier aride et asséché. »

Mehdi avait écouté ces paroles et il était troublé. Elles ravivaient cette terreur muette qui accompagnait ses nuits dans le désert en épiait des adversaires qu'il n'avait jamais perçus, mais toujours pressentis. Son transfert en ville l'avait soulagé du service long et pénible, mais l'avait jeté dans le désarroi et le désœuvrement. Après la mort de sa mère, Il n'avait plus ni but ni aspiration. Et ce vide, pensait-il, avait accueilli la maladie comme hôte, meublant l'espace vacant, colmatant les cavités de son esprit pour qu'il cède et passe la main à gauche comme l'avait fait son corps.

« Tu as frappé à la bonne porte, sergent Mehdi, avait continué le fqih Ali la nuit de leur première entrevue. Ma science est celle de la reconnaissance de Dieu, de sonder ses miracles dans toutes choses. Ceux qui guérissent par l'invocation des diables et des saints s'égarer dans leurs illusions. Le chemin vers Dieu est lumière, aucun intermédiaire ne pourrait s'y interposer et l'assombrir. Ta voie pour te rétablir serait une absolution franche et purgatoire : le sacrifice.

— Quel sacrifice ? avait interrogé le vétéran anxieux.

— As-tu des enfants ? »

À cette question Mehdi avait blêmi. Rien ne l'embarrassait plus que d'évoquer sa situation familiale ou de parler de sa progéniture. Sa jeunesse d'impulsivité et d'inconscience était un amas d'échecs de mauvais choix qu'il préférait escamoter cet épisode de sa vie.

Âgé à peine de dix-huit ans, contre la volonté de sa mère et sous la proposition d'un de ses collègues, qui avait une nièce particulièrement bonne et charitable, il était venu à Rabat, franchissant les remparts interdits, pour conclure un mariage avec une simple lecture d'une sourate et une dote de cinq cents dirhams. Il s'était engagé par nonchalance juvénile, par cette douce insouciance qui atténue à nos yeux les dures conséquences. Une seule traversée d'une seule journée avait suffi pour tout liquider : entrevue, demande, festivités et consommation du mariage en pompes. Le pantalon de Mehdi, taché de sang, preuve tangible de la chasteté de la mariée, avait fait le tour de tout le village, étant donné que la jeune fille avait refusé d'enlever le sien.

De retour à la ville, Fatima était sur ses bras comme une brebis famélique qui subsiste chez le vendeur de bétail le jour du marché hebdomadaire, après l'écoulement d'un troupeau entier. Cette jeune femme taciturne se présentait comme l'archétype de la femme de basse condition persévérante et soumise. Elle passait ses journées dans la cuisine exécutant les ordres de sa belle-mère et fredonnant des airs traditionnels en accomplissant les plus dures corvées, elle parlait avec son mari sans oser le regarder dans les yeux et elle versait quelques larmes quand il rentrait à la caserne.

Cette apathie lui semblait insoutenable. Comme tout soldat, habitué à l'excès et aux égarements et les soins de sa mère, il éprouvait intérieurement la nécessité d'une présence vigilante et maternante, d'un guide qui le mènerait à contrôler ses débauches et à canaliser son énergie.

Au bout d'un an, Fatima avait accouché d'un garçon et sa présence douce et primitive accentuée par sa nouvelle maternité la rendait encore plus insupportable aux yeux du mari qui littéralement se plaignait que la mariée soit trop belle. Lorsque l'enfant a commencé à faire ses premiers pas, il l'avait répudiée, malgré les protestations de sa mère, sans donner aucune explication et elle n'en avait pas demandé non plus. Il l'avait emmené sur la berge aux barques, lui a payé une place, l'a mis à l'arrière avec l'enfant, grommela quelques recommandations vagues, et s'est détourné pour ne jamais les revoir et se jurant ne jamais rejoindre l'autre rive.

Puisque le mariage n'était pas légalement contracté, il n'avait à payer aucune redevance et il avait fini par oublier cette mésaventure : la femme et le fils pour qui il n'avait pas éprouvé aucune tendresse et duquel ne s'était acquitté d'aucun devoir, sauf

celui de la filiation, qu'il avait officieusement reconnue, plus proche du pedigree que de l'état civil. « Ce garçon est ta bouée de sauvetage, avait enchaîné le fqih après avoir pris connaissance de cette histoire. Il faut qu'on aille le voir. »

Les voilà donc dans le quartier à l'affût du fils oublié, comme des explorateurs venus d'un autre monde qui ne laissaient apparaître aucune stupeur, mais plutôt la détermination de trouver l'objet précieux. L'un la pousse dans sa peur de quitter le monde, le deuxième dans sa foi de le contrôler.

Éparpillés un peu partout, les habitants non habitués à la présence des étrangers les dévisagent de plus en plus avidement comme des indigènes autant apeurés qu'intéressés par les conquistadores.

Pendant la dernière montée vers le logis, le fqih Ali, toujours trainant derrière son compagnon, rompt le silence : « On est venu dans un lieu béni où plusieurs religions se sont cohabitées, on côtoie les maisons de Dieu : synagogues, chapelles et mosquées qui figurent son royaume. Cette ascension est un signe de bénédiction. Ta guérison a commencé. »

Mehdi pressait toujours le pas. Il n'accordait pas de crédit aux paroles de Ali, mais il n'en doutait pas n'en plus. Un soldat, comme lui, et fils obéissant avait appris qu'il fallait exécuter les ordres et d'omettre ses pensées, devant l'ennemi seul le commandement unique d'un supérieur qui pouvait garantir la survie de la majorité. Dans sa situation d'homme mourant, cet état d'esprit était encore plus indispensable, toutes les voix s'étaient tues et seule celle du fqih avait perduré pour lui frayer un chemin vers la délivrance.

Finalement devant la maison, Mehdi frappe la porte. Un souvenir allait faire surface et ouvrir une plaie encore plus incurable que son mal. Il a suffi de deux secondes pour qu'une présence se fasse sentir derrière l'entrée, comme si on était aux aguets, comme si l'écho du murmure général résonnait déjà dans la maison.

Une trentenaire ouvre et une bouffée d'odeur de pain, de moisissure et de vomis d'enfants heurte la face de Mehdi. Le corps de Fatima svelte et courbé n'avait pas changé de stature, mais son visage et ses mains, qui apparaissaient derrière un accoutrement singulier de tricots, de pantalons et de jupes superposés, étaient, en dépit de son jeune âge, affreusement ridés.

Fatima reconnaît le visiteur et reste figée de stupeur. Il semblait à Mehdi que, depuis qu'il la connaissait, c'était la seule émotion qu'il avait vue saisir son visage inexpressif et impénétrable. Elle fuit ses yeux, garde les siens quelques instants par terre. Ils entrèrent, une jeune femme portant un nourrisson sur son dos les accueillit en s'empourprant, et les invita à s'asseoir

Le soldat mourant n'était point disposé à distinguer ses émotions. Il avait continuellement rejeté sa paternité en fuyant la présence de ceux qui pourraient la lui rappeler. Aujourd'hui, c'était lui qui s'imposait, qui ressuscitait les souvenirs qui s'émoissaient fatalement avec l'écart du temps et de lieu. Il comprend qu'il était déjà grand-père. Lui qui écartait son passé, il découvre qu'il avait un avenir, une descendance de sa chair et de son patronyme.

Fatima rejoint rapidement dans la cuisine. Elle n'avait pas changé constata Mehdi ou elle ne le pouvait pas, ses possibilités d'intervention n'étaient pas nombreuses, elle obéissait à son instinct forgé l'environnement et l'éducation.

Quand elle revient s'asseoir en repliant les jambes et en baissant la tête. Mehdi lui demande avec le même ton impérieux d'autrefois :

« Vous allez bien ?

— Très bien Si Mehdi, Dieu soit loué.

— Où est Abdallah ? »

À ces paroles un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand avec un teint légèrement mat, fait son apparition. Il avait les traits de sa mère et ce détail soulage Mehdi qui ne voulait pas qu'une ressemblance trop marquée lui rappelle davantage leur lien. Il était entré précipitamment, visiblement averti de la présence d'étrangers chez lui. Devant son air interrogateur, sa mère lui annonce : « Abdallah, c'est ton père et son ami. Il est venu nous voir ». À ces paroles le jeune homme baise la main du prétendu géniteur et ne manque pas de faire de même de son compagnon en reconnaissant chez lui les allures d'un savant émérite. Cette attitude apaise encore plus Mehdi qui redoutait une scène où son irresponsabilité et sa négligence seraient mises en cause. Son fils était le fidèle portrait moral de sa mère, pour eux les statuts priment sur les actes et le père reste toujours un père, respecté et vénéré.

Gêné et pressé d'en finir comme si la mort était déjà sur sa tête avec son faucard. Mehdi avait tout dévoilé d'un trait sans préliminaires pour éviter les différentes variations d'expressions qui se produiraient sur les visages de ses interlocuteurs :

« Je suis malade et les médecins ne peuvent plus rien faire pour moi. Cet homme c'est le fqih Ali, un homme pieux et savant. C'est lui qui peut encore m'aider à extirper ce mal qui me ronge. Mais pour cela j'ai besoin de toi fils. Nous allons procéder à un sacrifice, un rituel qui purifiera nos âmes et nos corps. IMehdi et Ismaïl nos ancêtres ont subi la même épreuve et tous les deux ont été récompensé par la miséricorde divine pour leur foi inébranlable et leur stoïcisme.

— Que dois-je faire père? demande Abdallah impassible.

— L'holocauste ! s'écrie le fqih Ali, le sergent Mehdi posera la lame sur ta gorge et quand il la passera sur ta chair Dieu enverra un bélier, signe de sa bénédiction et de sa satisfaction. Tu sera béni pour ta foi inébranlable en Dieu et lui guéri de son affection.»

Pendant que Fatima et sa bru regardaient terrifier le soldat et le fqih, ce dernier psalmodiait solennellement le coran : « Ô, mon fils, je me vois en songe en train de t'immoler. Vois donc ce que tu en penses. Ô, mon cher père, fais ce qui t'est commandé : tu me trouveras, s'il plaît à Allah, du nombre des endurants ».

Brusquement, le savant se lève et crie à l'encontre des femmes et de Abdallah : « Celui qui renie la parole de Dieu périt dans la solitude et la misère. Dieu vous éprouve ne soyez pas mécréants. Le sergent n'égorgera pas son fils je vous le jure et Dieu m'en est témoin. Un bélier sera pourvu par sa sainte volonté ».

Tout le monde se met debout et le fqih prend les mains du père et de son fils et en se dirigeant vers la porte il leur commande : « Allons-y. Sergent, prend la main de ton fils ! ». Les deux hommes s'exécutent et vont vers la porte en laissant derrière eux les femmes dépassées par tout ce qui leur arrivait. Même dans cet instant ultime Fatima ne peut rompre le sortilège que sa condition lui infligeait, l'amour maternel n'avait pu vaincre un lien creux et brisé depuis vingt deux ans..

Devant la maison le fqih leur montre le lieu choisi. Un rocher qui pendait au loin. C'était une autre montée, l'ultime. Mehdi et son fils se tenaient toujours par la

main sans s'adresser une parole. Le fqih psalmodiait invariablement des versets incompréhensibles en tournant au tour d'eux comme dans une parade amoureuse macabre. Le fqih se prenait pour l'ange qui délivrerait l'infligé de ses maux, il se voyait déjà avec des ails et un halo. Fatima et sa belle fille restaient toujours clouées sur le palier en suivant des yeux les trois hommes qui gravissaient la pente. Les passants se contentaient passivement eux de jouer les fureteurs. Le spectacle les intriguait, mais ils ne se doutaient nullement de la nature de son épilogue.

Arrivé finalement au rocher, le sorcier prépare l'autel et répartit les tâches. Abdallah étend son cou sur la pierre sacrificielle en frémissant du contact avec le granit glacé et salé. Le fqih sortit un couteau qu'il cachait dans son capuchon durant tout le voyage. Une longue lame, sur laquelle Mehdi distinguait des inscriptions ésotériques en rouge, scintille sous le seul rayon de soleil qui dévalait du ciel. Ali s'assoit et leur intima l'ordre de procéder au sacrifice pendant qu'il récitait frénétiquement des prières en galimatias. Son corps se remuait violemment comme possédé par des pulsions d'outre-monde.

Mehdi approchait sa lame lentement. Le fqih était en convulsion. Abdallah écarquillait les yeux en guettant le bélier promis. Et dans la transe délirante, il pose le couteau sur la nuque fébrile, ferme les paupières en espérant les rouvrir après la métamorphose magique du fils en mouton et appuie avec force, résolu, courbatu, démoli. Un sang fiévreux gicle et tache violemment son visage et les mains du fqih qui pointaient vers le ciel.